

PHOTOGRAPHIE / Les couleurs de la guerre en noir et blanc

"Quand les riches se font la guerre, ce sont les pauvres qui meurent" J. P. Sartre. Informer. Une tâche, un danger convoité par tant de gens ordinaires qui deviennent en un clin d'œil les porte-parole de maintes contrées et de plusieurs hommes oubliés par l'Histoire ou, pire encore, manipulés, écrasés, humiliés par leurs semblables.

CONSTANTINE De notre bureau

Le contraste ou simplement le paradoxe du monde, c'est le despotisme exercé par les uns sur les autres. Un despotisme qui semble éternel. Une face-à-face avec l'inconcevable. Une réalité, aussi atroce soit-elle, est le champ de travail de Raymond Depardon, le photographe qui sillonne le monde à la recherche de la détresse et de la déchéance des uns, de l'euphorie et de la gloire des autres.

Reporters sans frontières publi un album-photo de R. Depardon intitulé 100 Photos pour la liberté de la presse. Un album-témoignage de l'éphémère ; de quelques situations quotidiennes mais en aucun cas ordinaires. La couverture fait un choix excellent, un choc. Un jeune homme, assis sur le mur de Berlin lance un cri ou chante un refrain humaniste ; la différence est toujours dérisoire. Il symbolise cette détresse, cette douleur, cette plainte qui monte vers le ciel et se dirige dans l'infini... ne laissant que les échos de l'amertume. L'album rassemble un fragment du travail immense accompli par le grand photographe R. Depardon.

Fragment seulement mais ô combien révélateur ! Il montre à partir d'un quotidien différentes



dimensions de l'existence ou de la survie humaine.

La misère comme dans ces photos de l'Angola, où des enfants aux yeux égarés se bousculent pour ramasser les grains de maïs qui tombent des sacs transportés en guise d'aide.

Du Bengale, où victimes de la guerre, une femme couchée sur le flanc "dort" (n'est-ce pas un verbe réservé à certains !) avec deux enfants complètement nus. Un décor maussade couronné par une nuée de mouches et un éclairage apocalyptique. Un monde en flagrante contradiction avec la photo de ce jeune homme allongé à côté de sa bicyclette sous un rayon de soleil, jouissant de la joie de vivre et de la douceur du gazon du Central Park, en plein cœur de New York, ou encore celle des deux gardes, aux kalachnikovs chromés, protégeant une Rolls-Royce et les invités du château de Zayed aux Emirats arabes unies. Comme quoi, l'humiliation et la mort des uns font l'arrogance et la vie des autres. Le visage de la guerre est présent dans un bon nombre de photos qui disent tout de la cruauté des bipèdes que nous sommes.

En Palestine où des commandos portant des kouffias et des armes automatiques partent à la reconquête d'une terre spoliée et la réhabilitation d'une loi bafouée. Au Liban où un combattant phalangiste se fauille d'un trottoir à un autre, le doigt sur la gâchette en quête... d'une âme vivante.

Au Mali où le regard d'un élève nomade est complètement perdu pendant que ses deux

maines essayent de calmer la peur de ses quatre enfants rassemblés autour de lui. On dirait une prière. Il est un autre type de photos qui restent gravées dans la mémoire et qui font réfléchir sur l'homme et les frontières très fragiles le séparant d'un monde nommé folie. Une autre catégorie de la misère. A l'hôpital psychiatrique de Naples, le photographe nous met face à un spectacle qui fait penser à une scène théâtrale. Les éléments du décor : une salle éclairée par deux grandes fenêtres et une chaise.

Les comédiens : deux silhouettes qui s'entraînent à allumer une cigarette et un homme allongé sur le dos, fixant l'objectif dans "l'œil". Une manière de dire, de raconter, de faire la paix. Une scène qui se répète peut-être chaque jour, mais cette fois-ci l'appareil photo de R. Depardon était là pour immortaliser le quotidien des hommes solitaires, qui ne se transforment jamais en légendes...

Pour vivre ce monde, R. Depardon a préféré porter un appareil photo plutôt qu'une kalachnikov et d'appuyer sur un obturateur plutôt que sur une gâchette. La différence est... vitale.

Fidèle à lui-même et à sa vocation, Depardon renonce à tout droit d'auteur pour participer une fois encore à l'émancipation de la liberté. Qui a dit que l'histoire fait les hommes ?

I. Abdecelem Raymond Depardon 100 Photos pour la liberté de la presse (Reporters sans frontières, 1997).

GRANDE-BRETAGNE-GRECE / Les frises du Parthénon resteront au British Museum

Le ministère britannique de la Culture a réaffirmé que les frises du Parthénon, réclamées depuis 1983 par la Grèce, resteraient en Grande-Bretagne.

Le cabinet de Chris Smith réagissait à des allégations du Mail on Sunday selon lesquelles Londres aurait l'intention de restituer les sculptures à l'occasion des Jeux olympiques de 2004 en Grèce et de les remplacer au British Museum par des copies.

Un porte-parole de M. Smith a qualifié ces informations de "pure absurdité".

"M. Smith a dit après les élections (générales de mai 1997) que les frises ne seraient pas rendues. Elles ont été légitimement acquises. C'était sa position alors et cela demeure sa position", a dit le porte-parole.

La Grèce estime que les frises, achetées par lord Elgin en 1806 aux autorités ottomanes, ont été volées au patrimoine national, et entend relancer ses revendications lors d'une rencontre le 30 juin entre le ministre grec de la Culture, Evangelos Venizelos, et son homologue britannique.

EVOCATION / La fin d'une lignée de savants

A la fin de ce mois de décembre 1997 s'est éteint à Constantine Hadj Hassouna Benckekh El Feggoun.

Cavalier intrépide, il en avait gardé ce port altier. Le geste courtis, il avait le verbe facile dans cette langue locale qu'il savait si bien manier dans toutes ses nuances. C'était un homme pétri d'urbanité hérité sans doute de cette lignée d'hommes savants.

Parmi ses plus illustres ancêtres qui avaient donné à la ville ses lettres de noblesse, l'histoire locale retiendra Si Yahya Ben Lefgoun qui occupa au XI^e siècle les charges de Cheikh El Islam. Aux environs de 1580, un autre de ses ancêtres, Si Abdelkrim Ben Lefgoun, considéré comme le plus savant jurisconsulte de Constantine, crée la zaoûia des kherrazine. Homme d'une grande érudition, il légua à sa postérité une importante bibliothèque qui finit par se disperser au fil des siècles et des partages successoraux. Les nawazils, ensemble d'avis jurisprudentiels et doctrinaux, qu'il avait recueillis et annotés, restent à ce jour un document incontournable pour l'écriture d'une histoire de la ville.

Homme d'une grande culture, Hadj Hassouna se considérait, en toute humilité, comme le simple dépositaire des documents familiaux dont il avait hérité. Il a été l'artisan silencieux d'un travail de recouvrement de la mémoire locale. Il a ouvert sa maison aux chercheurs. Il a mis sa mémoire à contribution et, plus que tout, il a mis à la disposition de ceux qui le sollicitaient ses archives personnelles. La communauté universitaire doit à cet homme d'un autre

temps bon nombre de publications. Les deux ouvrages de Abou et Kacem Saadallah Cheikh El Islam Si Abdelkrim Ben Lefgoun, daïat essalafiya et Manchour El Hidaya édité à Dar el Charb el islami en 1986 et 1987.

Il avait mis en toute confiance à ma disposition l'original des nawazils recueillis par son ancêtre, Si Abdelkrim, exploités par notre collègue Touati Houari dans son ouvrage Entre Dieu et les hommes lettrés, saints et sorciers au Maghreb du XII^e siècle, éditions de l'Ecole des hautes études, Paris 1994.

Il avait une mémoire extraordinaire de l'histoire de sa famille et de la ville. Lors d'un travail mené sur la généalogie et les stratégies matrimoniales des propriétaires fonciers de la ville, il avait passé avec moi de nombreuses heures à rectifier, à compléter des archives locales souvent incomplètes quand elles n'étaient pas inexistantes.

Toujours d'une humeur égale avec ses visiteurs, sans se fatiguer, avec ce souci constant de les mettre à l'aise, il apportait à la tradition orale ce plus, de l'érudit qu'il était.

Hadj Hassouna s'en est allé avec noblesse, comme il a vécu. Avec lui, c'est un monde qui s'en va sur la pointe des pieds.

Qu'il soit remercié de ces moments où il nous a permis de nous réconcilier avec notre histoire.

Nous prions sa famille de trouver ici l'expression de notre profonde gratitude pour l'accueil qui nous a toujours été réservé.

M^{me} Souad Bendjaballah Enseignante-chercheur Institut de droit, université de Constantine

THEATRE / Femmes sur les planches

Malgré les entraves rencontrées dans le monde du théâtre, des figures féminines se sont illustrées ces dernières années à travers leurs efforts en vue de redonner au théâtre l'éclat d'antan et de transmettre le message du quatrième art.

Parmi ces artistes, on citera des comédiennes comme Kaltoum, Nouria, Farida Saboundji, El Wafia Belarbi et Yamina Assoul et des metteuses en scène comme Houria Zeghibi et Fouzia Aït El hadj.

Des pièces théâtrales ont connu grâce à la générosité des femmes du théâtre des succès comme Hizia jouée par Nadia Baroudi et Raiha Ouine jouée par les artistes du théâtre amateur.

Par ailleurs, Houria Zeghibi a confié les rôles de l'opérette Ali Maachi réalisée en 1997 à de grandes artistes dont Djamilia Sahli,

Fela Rahmani et Nassima Daroudj. Le répertoire du metteur en scène Fouzia Aït El hadj est très riche.

Elle a ainsi mis en scène de grandes œuvres comme Noubia fi el andalous réalisée en 1995 et l'opérette Rihlat el houb (Le Voyage d'amour) en 1996 qui a obtenu le prix spécial du 9^e festival international du théâtre expérimental du Caire et au cours duquel le jury avait salué le théâtre algérien.

A l'occasion de la journée mondiale de la femme, le théâtre régional d'Oran présentera une nouvelle pièce Sarkhate nissae (Cri de femmes), le dit théâtre représentera l'Algérie au festival international du théâtre de Souss (Tunisie) du 16 au 22 mars. La pièce est écrite par Djamel Merit et Samir Raïs et mise en scène par Mohamed Adrar. (APS)

TITANIC / Des héritiers touchent des droits

Les héritiers d'un compositeur français oublié, Francis Popy, ont découvert qu'ils allaient toucher des droits sur les recettes du film Titanic dans lequel a été utilisé un extrait de la musique de leur aïeul. Le morceau est entendu pendant 1 min 44, selon la SACEM, gérant en France les droits des créateurs français et étrangers, qui précise "ne pas pouvoir encore évaluer" le montant des droits qui seront touchés par les héritiers.

"C'est une belle surprise. Mais c'est moins l'argent qui nous intéresse que la notoriété de Francis Popy", a dit à l'AFP le petit-fils du musicien, Gérard, 46 ans, propriétaire d'un magasin d'appareils Hi-Fi près de Lyon (Centre-Est).

Présenté actuellement sur les écrans de 48 pays, le film du réalisateur canadien James Cameron est devenu le premier film de l'histoire du cinéma à franchir la barre du milliard de dollars de recettes mondiales.

Crédité au générique du film, le Lyonnais François Joseph, dit Francis Popy, mort en 1928, avait écrit la valse Le Sphinx vers 1910. Le morceau est joué dans le film au cours d'une scène qui précède le naufrage, par des musiciens se trouvant sur le pont du bateau. (AFP)

Advertisement for SAGEM telecopiers. It features a large image of a fax machine and lists various models and prices. Key offers include: 'Offre Spéciale dans la limite des stocks' for FAX 310 (29,900 DA) and FAX 260 PARLANT (23,900 DA). It also lists features like 'Main libre numérique', 'Répondeur vocal', and 'Interrogable à distance'. Contact information for Algiers and Oran is provided at the bottom.